

LYON ARTISTIQUE

THÉATRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE

Six Mois 4 fr.

Un An 8 fr.

DÉPARTEMENTS

Six Mois 5 fr.

Un An 10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — Le Vernissage, Valbregeuse. — A propos du *Lion amoureux*, G. Latreille. — Lettre Parisienne, Charles Dulot. — Les Théâtres à Paris. — La Combe (poésie), Valvédre. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Théâtre des Célestins, Théo-Dureuil. — Concerts et Spectacles. — Chronique sportive. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Sicard, directeur de l'École nationale des Beaux-Arts. — M. Georges Durand, baryton du Grand-Théâtre. — « Douce Illusion. »



LE

VERNISSAGE

MA fatidique et élégante solennité du Vernissage, prélude mondain de l'ouverture officielle de l'Exposition de nos peintres et sculpteurs, a eu lieu le jeudi 1^{er} mars avec l'éclat accoutumé.

Dans l'après-midi, les privilégiés admis à cette séance unique affluaient, et une foule nombreuse, ne représentant pas moins que le « Tout-Lyon des premières », remplissait les salles du pavillon de Bellecour : au surplus, l'aimable spectacle de chaque année, avec peut-être pour cette réunion de 1900, plus encore de brillant et de vie que pour ses aînées.

Nous nous en sommes dûment réjoui, en nous récréant la vue de tant de fraîches toilettes faisant des avances au printemps, de tant de distinguées et gracieuses visiteuses, embellissant de leur charme cette cérémonie annuelle, où l'élite de notre ville se donne le plus impérieux des rendez-vous.

De toutes parts, la physionomie habituelle : un flateur libre-échange d'observations et réflexions devant les

GALERIE LYONNAISE



M. SICARD

Directeur de l'École nationale des Beaux-Arts.

(Photographie VICTOIRE.)

œuvres exposées, la contradiction des critiques qui se répondent, les épluchages délicats de réputations, le babillage, enfin, léger et fuyant de l'approbation ou du blâme qui ne fait que passer.

Outre les passions, avouables du reste, qui s'agitent au bord de la cimaise, en discussions dont nos excellents artistes font les frais, une agitation naît parmi les esprits investigateurs qui soulèvent dès ce jour et trop tôt la question aventureuse de la médaille du Salon, comme on lève un lièvre tapi.

Enfin déjà, les opinions s'échauffent, que deux mois d'exposition refroidiront : c'est le vernissage.

Le long des murailles, de fort belles choses appendues, lesquelles écartent sans peine tout reproche de la moindre infériorité de cette exposition vis-à-vis de ses devancières même les plus intéressantes.

Plusieurs toiles sensationnelles de notre vaillante école lyonnaise : nous ne saurions mieux faire que de placer au premier rang, parmi elles, une *Salomé* splendide de

M. Pierre Bonnaud, notre bien connu médaillé du Salon dernier.

D'une rare hardiesse, cette page où l'auteur a mis toute la fougue de son imagination, et qui du reste occupe la place d'honneur du Salon, nous a paru d'un effet merveilleux dans son historique expression. Un des clous, peut-on justement dire.

En présence d'une défection à peu près générale des grands maîtres parisiens, nous nous consolons avec des morceaux de premier ordre de nos peintres locaux.

Comme pièces à succès, on peut citer : le *Conseil municipal* de M. Bonnardel, la fameuse toile annoncée, si curieuse dans sa précision ; les *Dernières Victoires* de M. Sicard, grandiose scène militaire ; de M. de Bélair, un *Crépuscule* tendre, du bon Puvis de Chavannes ; de M. F. Bauer, *Entrez et Soubrette*, triomphe de spirituelle finesse dans la sobriété du ton ; *Portrait de M^{lle} C...*, de M^{lle} Lor Veno, d'une impression de délicatesse infinie, joliment brossé ; de M. J.-B. Poncet, une *Jeune femme grecque*, académique à souhait ; de M. D. Girin, les *Pigeons*, dans la note scintillante si originale de l'auteur ; de M. A. Balouzet, de délicieux sites champêtres, bords de l'eau impressionnants ; de M. Terraire, de magnifiques animaux au pâturage ; de M. de la Brély, un *Portrait du cardinal Coullié*, aux étoffes très bien traitées ; de M. J. Arlin, de frais paysages ; de M. Seignol, *Conduite de Grenoble*, très réussi ; la *Charge de Vionville*, de M. P. Bonnaud, composée avec un rare bonheur et d'une singulière intensité d'effet ; *Portrait de M^{me} X...*, de M. V. Arlin, très fouillé, d'un excellent rendu ; *Misère*, belle toile émouvante de M^{lle} Suc, d'un effet de plein air, d'une étonnante force, de M. C. Barriot ; un adorable *Portrait*, de M. T. Tollet ; de M. Abel Faivre, la *Vierge aux Enfants* ; de M. Durand, le portrait très ressemblant de M. Tournié, le sympathique directeur des Théâtres municipaux ; de M. Jacques Martin, une suggestive étude de nu et un vibrant panneau de fleurs.

Les jeunes peintres du Salon de la rue Sala, MM. Iung, Piot, Lambert, et le sculpteur Devaux, figurent avec les œuvres de leur petite exposition de l'hiver dernier.

La sculpture est représentée par M. Aubert dans la *Source* et le *Génie des ondes*, d'une ampleur et d'une envergure absolument saisissantes ; M. Grandmaison, avec deux grands panneaux, *l'Art et la Science*, d'une harmonieuse expression ; MM. Devaux, Fix-Masseau, Bourgeot, Millefont, Rodet, etc.

Et maintenant, chers concitoyens, allez nombreux à ce passager sanctuaire de l'éternelle Forme et de l'éternelle Beauté. Vous y trouverez, jaillissant du progrès de l'Art lyonnais, tous les espoirs qui font, pour l'avenir, battre nos cœurs fidèles d'amoureux de la petite Patrie.

Valbregeuse.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Messieurs, 8, rue Lafont.



A propos du "*Lion amoureux*"

Un professeur du Lycée Ampère, M. Latreille, vient de publier chez Hachette un instructif volume intitulé : *la Fin du théâtre contemporain*. F. Ponsard. Justement le Théâtre des Célestins vient de reprendre le *Lion amoureux*, l'œuvre la plus célèbre du poète dauphinois.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en détachant du volume de M. Latreille, le chapitre consacré au *Lion amoureux*.

L'action du *Lion amoureux* se passe après le 9 thermidor, au moment où l'élégance et les plaisirs renaissent. Il s'agit, comme le titre l'indique, d'un républicain âpre et rude, qui est adouci, façonné et complètement subjugué par une *ci-devant*.

Ponsard a mis en présence la France monarchique et la France régénérée par le grand souffle révolutionnaire, le passé et l'avenir se heurtant dans un drame intime et s'unissant l'un avec l'autre dans un mutuel apaisement. Humbert, membre de la Convention et du Comité du Salut public, environné par le double prestige de l'éloquence et de la victoire, aime la marquise de Maupas, se fait aimer et accepter comme époux : c'est le vieux thème de l'union de la roture et de la noblesse, traité souvent

au XVIII^e siècle, mais rajeuni par le voisinage de ces événements qui avaient remué dans ses couches profondes l'ancien édifice social et sur les débris des vieilles races impuissantes et vaincues avaient élevé des générations neuves, enflammées de toutes les ardeurs, prêtes à tous les héroïsmes.

L'époque choisie par le poète était très favorable au drame : au lendemain des grands bouleversements, la société, ébranlée sur ses bases, n'a pas encore retrouvé son équilibre ; les principes qui jusque-là suffisaient à la conduite de la vie, ont perdu leur force, et ne s'adaptent plus aux institutions et aux mœurs ; tant de préjugés ont été subitement ruinés, que la notion du devoir s'agite, dans les consciences, vague et confuse. Quel beau rôle pour le poète de porter la lumière dans cette obscurité, et de dégager la loi morale des erreurs ou des intérêts qui la cachent aux yeux ! Ajoutez que les agitations politiques allument dans les cœurs un foyer brûlant d'énergie, et surexcitent les forces vives des individus ; les caractères et les passions, qu'un égoïsme mesquin n'enchaîne plus, se développent librement ; les personnages mis en scène, prennent donc un relief plus accusé et frappent plus fortement l'imagination.

Une fois déjà, Ponsard s'était inspiré des événements de la période révolutionnaire, mais un sujet tel que *Charlotte Corday* avait le grave inconvénient d'offrir au poète une action très connue, dont les moindres péripéties et le dénouement étaient imposés à l'avance. Ponsard avait dû prendre dans l'histoire le canevas de son drame, et porter au théâtre des personnages comme immobilisés dans des attitudes consacrées. Avec Humbert et la marquise de Maupas, il avait les coudees franches, et pouvait laisser venir l'inspiration sans l'asservir à l'histoire. Il avait projeté d'abord un drame sur M^{me} Tallien : Tallien et la mort de Robespierre. Mais si héroïque à sa manière qu'ait été M^{me} Tallien, si grande que fût l'influence dont Tallien disposa dans la Convention après le 9 thermidor, ces personnages ne peuvent porter, sans fléchir, le poids du drame formidable qui se déroule au sein de l'assemblée et sur la place de la Révolution : le 9 thermidor est un de ces bouleversements qui ne sont ni voulus ni dirigés par une volonté d'homme, et qui éclatent sous l'irrésistible poussée des événements ; les acteurs qui sont au premier plan n'ont qu'une conscience obscure des transformations qui s'agissent dans les profondeurs de la société ; tous vainqueurs et vaincus, sont roulés pêle-mêle au milieu des flots, qui submergent les uns et dressent les autres sur des ruines. Le sujet du *Lion amoureux* était beaucoup plus heureux, les événements extérieurs n'avaient pas une importance telle qu'on ne pût, à côté d'eux, intéresser au drame intime de deux cœurs ; pourvu que Ponsard suivit la donnée générale de l'histoire, et reproduisit la physionomie de l'époque, il avait rempli ses obligations envers l'histoire : les faits restaient le support de son drame, mais les personnages n'en étaient pas écrasés.

Nous suivons avec intérêt le combat qui se livre dans l'âme d'Humbert entre ses convictions politiques et son amour : d'abord c'en est fait des résistances et des ardeurs du « lion » ; il subit sans réserve le charme de la marquise, et, dans le salon de M^{me} Tallien, ne proteste que par de brèves interruptions contre ceux qui outragent son parti et ses idées. Ses rugissements ne se font entendre que lorsqu'il est blessé au plus vif de sa passion par les moqueries de son rival : alors le tribun endormi se réveille ; il passe fièrement devant le front de l'état-major de la réaction, et sort après avoir jeté l'anathème sur ces lâches Mirmidons qui rêvent d'escalader le Titan révolutionnaire. C'est la fameuse tirade d'Humbert qui, en face des royalistes et des muscadins, fait le panégyrique des conventionnels :

L'Europe se ruait tout entière sur nous ;
Ils ont fait se dresser, juste au mois où nous sommes,
Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes,

Qui, la pique à la main, en haillons, sans souliers,
Ont repoussé l'assaut de dix rois alliés...
Allez ! assaillez-nous d'injures ; évoquez
Le souvenir d'excès par vous seuls provoqués ;
Vous qu'un rugissement faisait rentrer sous terre,
Agacez aujourd'hui le lion débonnaire ;
La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement alors qu'on l'injurie :
« Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie ! »

L'acte III renferme une scène de premier ordre : Humbert ouvre son cœur à la marquise ; tout le sépare d'elle : esprit, mœurs, langage, origine ; enfin, n'est-elle pas fiancée ? et la fureur contenue de sa jalousie s'exaspère à cette idée ; les mots amers, les reproches sortent de sa bouche, pour se briser dans une plainte d'une tendresse et d'une mélancolie déchirante :

Moi, soldat, endurci par le métier des armes,
Peu s'en faut, à vos pieds, que je ne fonde en larmes.

La marquise, émue, s'approche du malheureux, lui tend la main, le fait asseoir à côté d'elle, lui offre une amitié de sœur, et, semblable à la Pauline de Corneille, entraîne son amant aux sommets de la générosité humaine :

Croyez-moi, croyez en l'instinct sûr d'une femme.
N'écoutez en ceci que votre grandeur d'âme,
Et, par cette raison que vous êtes jaloux,
Délivrez le rival qui sera mon époux...
Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
Dépendra mon estime augmentée ou détruite ;
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
Va me glorifier, ou me faire rougir.
Et qu'il peut être doux, ne m'ayant pas pour femme,
De me laisser du moins quelque regret dans l'âme.

C'est ainsi que l'héroïne de Corneille ambitionne, elle aussi, la gloire d'avoir, dans le passé, donné son cœur au plus magnanime chevalier de Rome. L'âme enthousiaste d'Humbert est mieux préparée à subir cette loi d'héroïsme que l'âme sceptique de Sévère. Aussi la marquise, qui suivait anxieusement sur le visage d'Humbert la marche de la lutte morale qu'elle avait déchaînée, ne peut retenir un cri d'admiration quand elle voit Humbert sortir triomphant de l'épreuve ; emportée du même élan de sacrifice, elle brise les chaînes qui la liaient encore à son origine, à son éducation, à ses rancunes, et abandonne sa main aux baisers de son amant.

Mais le comte d'Ars, père de la marquise, intervient et exige une rupture. A partir de ce moment, l'intrigue faiblit, et la nouvelle entrevue des deux amants, si belle par certains côtés, offre moins d'intérêt ; car, si l'explosion et les fureurs finales d'Humbert ont un admirable accent de sincérité et de désespoir, quelle peut être l'attitude de la marquise ? En échange d'une passion si profonde, elle donne bien peu la patricienne que retient le scrupule de sa race et de son loyalisme, la fille dont le père fut sauvé par Humbert. Rodrigue et Chimène, eux aussi, sont séparés par des obstacles infranchissables ; ils se rejoignent pourtant, s'inclinent devant l'inflexible devoir qui les sépare, et, miracle de l'amour ! ils murmurent l'évocation mélancolique du passé :

Rodrigue qui l'eût cru ! — Chimène qui l'eût dit,
Que notre heur fût si proche, et si tôt se perdit.

Mettez en regard les paroles de la marquise :

Devant Dieu qui m'entend, je t'aime et je te fuis !

Cet adieu est peut-être d'une moralité plus haute, mais il est dur et n'a pas même, comme celui d'Amaury dans la *Fille de Roland*, l'excuse d'être définitif.

Avions-nous besoin en effet d'un autre dénouement ? Quelle

péripétie nouvelle peut modifier la situation ? M^{me} de Maupas est engagée par un serment solennel : même si son fiancé tombe sur le champ de bataille, elle ne recouvre pas sa liberté et jamais elle n'aura le droit d'écouter son cœur et d'épouser Humbert. Ainsi, vers la fin, l'intrigue tourne à la sentimentalité mélodramatique ; l'acte V amène la cinquième entrevue de M^{me} de Maupas et d'Humbert. Le procédé, certes, est monotone ; ici, il nous déplaît d'autant plus que la situation des deux personnages est très pénible et que les sentiments de la marquise sont artificiels. Quand elle supplie Humbert de consentir à un mensonge, en proclamant qu'il a permis aux émigrés, échappés au massacre, de capituler ; quand elle évoque les souvenirs d'enfance qui, à l'acte I, avaient touché le cœur d'Humbert et qu'elle lui offre sa main comme prix de la trahison, nous sommes tout à fait dérouterés, nous ne comprenons rien à ces exigences d'enfant gâtée : « Je veux mon père, moi ! » dit-elle, et nous nous irritons qu'elle s'obstine à abaisser notre héros. Comment la pièce aurait-elle pu finir, si Hoche, dont le poète s'était déjà servi à l'acte IV pour faire avancer l'action, ne venait encore aider au dénouement, en accordant la vie sauve au comte d'Ars, qui, grâce à Humbert, n'était plus sur les listes des émigrés ?

Ainsi s'achève, à travers ces lenteurs et ces artifices, une pièce dont les trois premiers actes prouvaient une heureuse conception dramatique et une grande habileté d'exécution. M. Sarcey était injuste, quand il reprochait à Ponsard de n'avoir pas su mettre de « progression » dans son *Lion amoureux* : « La même scène, dit-il, entre Humbert et la marquise se reproduit à chaque acte ; la pièce tourne sur elle-même. » Nous lui accordons qu'après l'acte III, le mouvement se ralentit ; les ressorts d'intérêt et de curiosité paraissent comme se détendre, et nous assistons aux vains efforts d'un dramaturge qui ne sait comment remplir les vides de l'action ; mais cette maladresse du dénouement ne doit pas nous fermer les yeux aux mérites solides, à la beauté tour à tour gracieuse et touchante des trois premiers actes.

Jamais encore Ponsard n'avait su varier avec plus d'art l'expression des sentiments de l'amour ; jamais le coup d'œil dont il sondait le cœur humain n'avait paru plus pénétrant. Avec quelle intensité de vie, Ponsard a peint les effets de la passion qui s'empare d'une âme neuve et en allume toutes les ardeurs ! Déjà, dans *Lucrèce*, le poète avait fait parler à Tullie le langage d'un amour vrai ; dans *Agnès*, il avait peint une victime touchante de la passion ; mais sa Muse n'avait jamais encore chanté des tendresses aussi vives, pleuré des larmes aussi brûlantes.

La maladie de Ponsard et sa longue absence de la scène ne contribuèrent pas moins que son talent de poète à l'empressement du public le soir de la première représentation (18 janvier 1866). L'empereur, l'impératrice et la princesse de Hohenzollern occupaient la loge impériale ; le prince Napoléon, la princesse Mathilde, le comte de Valewski, les plus brillants représentants de la critique et des lettres, vinrent assister à cette fête de l'intelligence et de la poésie. Détail plus piquant : on se montrait dans l'assistance le comte des Roys, petit-fils de Hoche, et le docteur Cabarus, fils de M^{me} Tallien.

Le succès fut grand, et les feuilletonistes, sauf M. Sarcey, partagèrent l'enthousiasme du public. La pièce fut jouée cent-vingt fois de suite sans que l'affluence du public diminuât un seul instant. Le surintendant général des théâtres, Baciocchi, permit à Ed. Thierry, par une lettre du 27 janvier, de jouer le *Lion amoureux* cinq fois par semaine ; cette mesure exceptionnelle était prise, dit-il, « en présence du grand succès obtenu par une œuvre de la plus haute portée littéraire ».

G. Latreille.

LETTRE PARISIENNE

Mort de Madeleine Brohan. — Sa carrière. — Son esprit. — *Moineau franc* à l'Ambigu. — Galipaux conférencier.

Madeleine Brohan, la célèbre comédienne, qui pendant trente cinq années, de 1850 à 1885, à donné de si réelles sensations d'art aux habitués du Théâtre-Français, vient de mourir. Comme aux plus beaux moments de sa carrière les chroniqueurs ont vanté le talent et l'esprit, les charmes de l'ancienne sociétaire, adressant un ultime salut de la plume à celle qui, selon les soiristes de 1850, fut « toute grâce et toute beauté ».

Elle avait débuté aux Français dans les *Contes de la reine de Navarre* et dès cette première soirée, elle fut sacrée grande artiste. Janin, Gautier, Paul de Saint-Victor lui consacrèrent des articles dithyrambiques : « Elle était belle, charmante, admirable discuse, sa voix était enchantresse ».

Sa carrière qui se doit diviser en deux : l'époque où elle jouait les jeunes premières et celle où elle incarna les grandes dames, fut un continuel triomphe. Qu'elle crée Hélène de *Mademoiselle de la Seiglière* ou que plus tard elle interprète dans la même pièce le rôle de la baronne ; qu'elle se montre dans le personnage d'Hermia des *Caprices de Marianne*, où elle avait également tenu celui de Marianne, dans la *Grand'Maman*, le *Marquis de Villemer* elle est toujours applaudie à crève-gant, avec enthousiasme.

Lorsqu'elle prit la résolution de se retirer du théâtre, bien que sa dernière création de la « duchesse de Réville », dans le *Monde où l'on s'ennuie*, eut prouvé que son talent n'avait rien perdu ni de sa force ni de son charme, elle n'écoula ni les regrets de ses amis, ni les prières de ses admirateurs, et maintint simplement et fermement sa détermination.

— Que voulez-vous, disait-elle, j'ai fait mon temps : trente ans ou la vie d'une joueuse, n'est-ce pas là le terme consacré, et encore je l'ai un peu dépassé.

Elle quitta le théâtre, peut-être sans trop de regrets, car « la Maison » commençait à changer.

Sa pension était fixée à 7,200 francs, et elle recevait plus de 200,000 francs de fonds sociaux.

Dans son appartement de la rue de Rivoli — un petit appartement dont les fenêtres mansardées embrassaient le magnifique panorama formé par les Tuileries, les quais, la place de la Concorde et les Champs-Élysées — elle continua de recevoir ses camarades, ses amis. Son dimanche était très fréquenté ; la conversation de l'exquise vieille avait effectivement bien du charme.

Elle avait connu la plupart des hommes célèbres du second Empire. Elle avait été reçue à la cour du tsar Alexandre II. Plus tard, jouant à Bade, elle avait plus d'une fois rencontré le

roi de Prusse, Guillaume, qui lui disait toujours qu'il « aimait à voir jouer une pièce où il y a un soldat qui parle de parallèles ». Il ne se rappelait jamais le titre : c'était probablement la *Pluie et le Beau Temps*, de Léon Gozlan.

C'était d'ailleurs une femme de beaucoup d'esprit, ayant la réplique prompte, quelquefois même un peu dure : un jour dans sa loge, un monsieur en habit noir, à l'air avantageux, le parfait type du bellâtre mondain, s'approcha d'elle et, saluant avec une nuance de familiarité, lui dit :

— Pourquoi encombrer toujours ainsi ce tabouret ?

— Pour empêcher les gens ennuyeux de s'asseoir, répondit-elle.

Et elle ne fit pas un mouvement pour retirer la boîte aux fards... Le monsieur, après quelques secondes d'hésitation, se retira. Il avait compris.

On a cité bien des mots de Madeleine Brohan, mais parmi toutes ces réparties, en voici une bien jolie, une vraie, celle-là, puisqu'elle est rapportée par Frédéric Febvre — un camarade de Madeleine — dans son *Journal d'un comédien*.

C'était le soir de la première du *Demi-Monde*, le maréchal Canrobert entra au foyer, où tous les artistes étaient réunis.

Il faisait froid ; le maréchal s'approcha de la cheminée et s'avancant près des artistes qui se tenaient silencieux :

— Vous n'êtes pas gais, fit-il, qu'avez-vous tous ?

— Mon Dieu, monsieur le maréchal, répondit Madeleine Brohan, c'est ce soir jour de grande bataille !

— Eh bien, c'est jour de victoire !

— Rien ne nous l'assure, quel que désir que nous en ayons, et quelques efforts que nous puissions faire... enfin comment vous dire... nous avons peur !

— Peur ! fit Canrobert d'un air surpris, et qui semblait ne pas comprendre.

— Ah ! c'est juste, reprit Madeleine... Pardon — et sonnait l'huissier qui parut sur le seuil. — « Picard, un dictionnaire pour Monsieur le Maréchal ! »

Que d'autres « mots » sont restés légendaires.

Madeleine Brohan fut — et c'est là un détail amusant — la première femme divorcée de France. A l'homme d'affaires qui lui apprit qu'elle avait obtenu gain de cause, elle répondit : « Merci ! pour la bonne nouvelle ! Je ne sais pas ce que cela me coûtera, mais ce n'est pas trop cher ! »

Il convient d'ajouter que, malgré l'animosité de cette réplique qui semblait affirmer de sa part une vive hostilité à l'endroit de Mario Uchard, elle entretenait avec ce dernier, sitôt leur divorce prononcé, d'excellentes relations d'amitié. On raconte même que, lorsque la *Fiammina* parut en librairie, l'auteur envoya sa pièce à son ancienne femme avec la dédicace suivante :

A Madeleine Brohan,
Son veuf, MARIO UCHARD.



M. Georges Durand
Baryton du G^d Théâtre.
(Photographie VICTOIRE.)

Les théâtres « littéraires » — c'est ainsi maintenant qu'on qualifie les scènes dramatiques — n'ont pas voulu faire concurrence, cette semaine, à la rue, où se jouaient les divertissements ordinaires des jours gras. Il n'est que l'Ambigu qui n'ayant pu faire prendre *A perpète* l'a remplacé sur son affiche par *Moineau franc*, un drame de MM. Gugenheim et Le Faure.

On retrouve là dans les mêmes situations, les mêmes trafigueuses de reconnaissances de mont-de-piété ; on revoit le gavroche plein d'esprit, l'abbé plein de rondeur ; mais l'on a remplacé pour une fois, la guillotine ou le précipice de l'avant-dernier tableau par une locomotive.

C'est même le clou de la pièce que ce passage du Sud-Express. On voit d'abord le train dans le lointain ; puis il disparaît dans une courbe pour arriver ensuite, à toute vitesse, au milieu de la scène.

Moineau franc n'a pas été précisément un franc succès malgré que l'interprétation ait été assez bonne.

Félix Galipaux est venu « conférer » aux *Auteurs gais*. Lui-même, en commençant, a qualifié sa conférence d'*entr'acte*. C'était encore trop dire : entrée de clown eût été plus vrai.

Toupet au vent, monologuant, hilare, très convaincu qu'il était drôle, hélas ! et *m'as-tu-vu*, le comédien sorti de son rôle ordinaire fut à peine drôle et souvent exaspérant. Il ne faut pas trop lui en vouloir ; il a cru bien faire, il s'est cru homme de lettres. Il a critiqué de haut les gens et les choses, blagué Hugo — non, mais crois-tu ? — blagué Sully-Prudhomme, sans méchanceté il est vrai, mais sans esprit.

Mon Dieu, que cela parut long ! Mauvaise journée pour les *Auteurs gais*.

Mais Tristan Bernard, samedi, va relever ça.

Charles Dulot.



Les Théâtres à Paris

Le théâtre Lyrique vient de reprendre une partition fort intéressante de Méhul, *Euphrosine* et *Coradin*.

Méhul avait vingt-sept ans et cherchait encore sa voie lorsque Hoffmann lui apporta le poème d'*Euphrosine* et *Coradin*.

Cet Hoffmann n'a rien de commun avec l'auteur des *Contes fantastiques*. Il fut, lui, librettiste, auteur dramatique et critique au *Journal des Débats*. Il avait de l'esprit... « N'ai-je pas un bon caractère ? lui demandait un jour M^{lle} Mars. — Mademoiselle, répondit Hoffmann, vous êtes la plus aimable créature que j'aie jamais vue entre la toile et la rampe. » Compliment ambigu, auquel M^{lle} Mars ne trouva rien à répondre.

Le livret qu'il donna à Méhul n'est pas des plus heureux. Il a pour sous-titre le *Tyran corrigé*. On voit, en effet, au premier acte, que l'aînée de trois sœurs charmantes, Euphrosine, a commencé d'apprivoiser Coradin, butor fieffé, sorte de « mégère mâle ». Mais, dans la suite, l'histoire se complique d'empoisonnements, empoisonnements qui nous intéressent peu. Sachez cependant qu'Euphrosine, au lieu d'avalier le poison qui lui est destiné, boit de l'eau claire et que Coradin, enfin corrigé, est tout heureux de la trouver vivante, après avoir voulu la faire mourir.

Il y a dans l'œuvre du compositeur, où l'on pressent déjà la qualité maîtresse de Méhul, la sincérité de l'accent, un duo célèbre, dit de « la jalousie ». Grétry, qui n'était pas tendre, disait : « Le duo d'*Euphrosine* est peut-être le plus beau morceau d'effet qui existe... Il vous agite pendant toute sa durée ; l'explosion qui est à la fin semble ouvrir le crâne des spectateurs avec la voûte du théâtre. »

Tous les rôles sont tenus, au Lyrique-Renaissance, comme il faut, et surtout par M^{lle} Lormont (*Euphrosine*), qui a une jolie voix et du style ; citons, à côté d'elle, MM. Moisson et Villard, M^{mes} Martini, Tasma et Marignan.

La Combe

*Au bord de la plaine polie
Où, sous le ciel encor doré,
Se meurt le jour décoloré,
Le val, plein de grâce pâlie,
Blotti sous ses halliers confus,
Dans le crépuscule diffus
S'entr'ouvre avec mélancolie.*

*Là, ce sont des replis secrets,
Des voûtes molles de feuillage,
Où l'âme humide du bocage
S'exhale en murmures discrets ;
Des sentiers à la grâce sombre,
Qui se font plus petits dans l'ombre
Quand la nuit les serre de près.*

*Des chemins gardiens d'un mystère,
Où parmi les vagues buissons
On n'entend plus que des frissons,
Où l'on sent bien qu'il faut se taire,
Dans ce soir recueilli d'été
Dont la grave sérénité
Triomphe des voix de la terre ;*

*Ils filent entre les rameaux,
Comme des couleuvres obscures
Qui s'enlacent dans les verdure
Aux flancs indécis des coleaux,
Qui boivent l'onde qui passe,
Et glissent sur la pente grasse
Pour monter au front des plateaux.*

*C'est la combe, toute baignée,
Dans un grand calme attendrissant ;
C'est, sous la brise fraîchissant,
Une dormeuse dépeignée,
Belle en son indolent oubli,
Respirant d'un souffle amolli
Dont la montagne est imprégnée.*

*Ou c'est, rêvant de quelque amant,
Comme une campagne amoureuse,
Que la nuit fait plus langoureuse
Et qui soupire faiblement,
Enroulant ses grâces câlines,
A ses onduleuses collines,
Pour s'étirer plus mollement.*

*De flottantes vapeurs descendent,
Qui la prennent dans leurs blancheurs
Et l'enveloppent des fraîcheurs
De leurs voiles ténus qui pendent ;
Et moite, elle sommeille ainsi
Jusqu'à ce qu'au ciel éclairci
Les premiers chants d'oiseaux s'épendent,*

*Jusqu'à ce que, vers l'Orient,
Dans l'aube de rose et d'opale,
Crevant du front l'horizon pâle
Qui soudain va s'irradiant,
Le soleil agrandi se dresse
Et la regarde avec tendresse,
D'un regard rouge et souriant.*

Valvèdre.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le souvenir de *Frou-Frou* laissé aux Célestins par M^{me} Sarah Bernhardt contribuait certainement à l'affluence nombreuse de ce mercredi dernier à la soirée de gala. Ce public venu pour établir une comparaison, voir par lui-même quelle serait l'interprétation et juger nos artistes lyonnais, n'a pas eu de déception. Si c'était là une épreuve, les artistes des Célestins ne peuvent que s'enorgueillir de leur succès; largement ils soutiennent leur réputation, sans aucune défaillance. La comédie de MM. Meilhac et Halévy a su trouver des interprètes dignes d'elle.

M^{me} Sanlaville a eu les honneurs de la soirée, ainsi que MM. Sarter, Arnaud, Chambly. M^{lle} Peugot marche, elle, à un avenir brillant et chaque jour nous constatons ses progrès.

Theo-Dureuil.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE

Concerts et Spectacles

CONCERT DES ŒUVRES DE MER

La soirée musicale donnée mercredi soir au profit des Œuvres de mer avait attiré une foule nombreuse dans la vaste salle des Folies-Bergère, M. et M^{me} Botrel, dans leur répertoire si varié, ont obtenu un vif succès de curiosité.

Très applaudies, dans la partie vocale, M^{me} P..., dont on a admiré la belle voix, et M^{lle} Gabrielle Pratt, du Grand-Théâtre. M. Henry Chabert a exécuté, avec la maîtrise qui lui est coutumière, divers morceaux de concert pour violon. A signaler tout particulièrement l'exécution du *Septuor* de Saint-Saëns, pour piano, instruments à cordes et trompette obligée. M. Lagrange a enlevé, avec une sûreté digne de tous éloges, la difficile partie de trompette, et s'est fait justement applaudir.

Eldorado. — Jeudi soir, Polin faisait ses adieux au public lyonnais, qui n'a pas voulu laisser partir cet excellent artiste sans lui prouver, par ses applaudissements, combien on avait apprécié son talent de comédien. La nouvelle troupe recrutée par M. Jean a rencontré à son tour la faveur des habitués de l'Eldorado et le succès des duettistes Durand-Balazy, a été aussi grand que celui de la troupe Price, de la nouvelle Bonnaise, M^{me} H. Leblond et de Kadidja, à la voix chaude et vibrante.

Chez le Commissaire est une pochade qui termine la soirée par le mode plus que gai. En résumé, l'Eldorado continue à faire chambrées pleines.

Casino des Arts. — On a célébré vendredi, par une bataille de fleurs pleine d'entrain, la cinquantième de *Ohé! les Gones!* On ne s'arrêtera qu'à la centième et encore! Raoul Cinoh et Verdellat sont de taille à nous ménager surprises sur surprises.

Scala-Bouffes. — Les Villé Dora attirent la foule à la Scala où, chaque semaine, d'ailleurs, le spectacle est renouvelé avec des attractions nouvelles.

Cirque Rancy. — Le programme est complètement renouvelé depuis hier au soir et les nouvelles attractions ont beaucoup plu. Spectacle varié tous les soirs et les dimanches et jeudis, en matinée.

Représentation de Gala

L'Association des anciens élèves des Frères a donné lundi, au Casino, sa soirée annuelle. On sait que les organisateurs de ce spectacle de charité ont coutume d'offrir au public qui se rend à leur appel un programme d'un exceptionnel intérêt artistique. Hier, ils ont continué la tradition de leurs fêtes précédentes, et la soirée tout entière a été consacrée à la Comédie-Française, représentée par un ensemble d'artistes qu'il avait rarement été donné à Lyon d'applaudir aussi nombreux.

L'assistance d'ailleurs était particulièrement élégante et elle a témoigné par ses bravos, par ses rappels, tout le plaisir que lui causaient ces excellents interprètes.

La gracieuse et spirituelle comédie de Pailleron, *Pendant le bal*, a fait

apprécier le charme de diction de MM^{les} Muller et Geniat. Dans la *Joie fait peur*, de M^{me} de Girardin, la délicatesse et les plus subtiles nuances de la sensibilité ont été rendues avec un art infini par MM. de Féraudy, Boucher, Leitner, par MM^{mes} Pierson, Muller et Geniat.

Michel Perrin, une bien vieille comédie de Mélesville, qui obtint jadis un long succès, mais qui devait avoir pour les Lyonnais l'attrait d'une nouveauté, a terminé la soirée en faisant applaudir encore MM. Leloir, Leitner, Hamel, Barral, Dessonnes et M^{lle} Geniat.

Entre les deux premières de ces pièces, M. de Féraudy avait dit quelques monologues dont on a vivement goûté la finesse et l'humour.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable **CRÈME SIMON**.

Chronique Sportive

LE BAL DU MOTO-CLUB

On se dirait au bal de la Préfecture! voilà ce que nous avons entendu autour de nous, lorsque vers minuit nous pénétrons à grand peine dans les salons du Grand Café où avait lieu le bal donné par le Moto-Club de Lyon. C'était pourtant la première fête organisée par nos Chauffeurs lyonnais et aucun d'eux n'osait espérer un succès aussi franc, aussi complet. Il est vrai que le Conseil d'administration du club n'avait rien négligé pour que tout fût au point et que rien ne vint faire ombre au tableau. Plus de deux cents dames se pressaient dans les salles de danse et il ne nous avait pas été donné de voir, dans une réunion de société, des toilettes aussi riches, d'un goût aussi parfait, d'un luxe aussi grand.

Parmi les habits noirs, les représentants de toutes les sociétés sportives, de la Presse lyonnaise, une foule de jeunes gens du monde de la soierie, etc., etc.

M. Collin, président du L. C. L., entouré de MM. Louis Rivat, Veyret, Archinard, J. Rivat, Bertrand, membres du Comité; Sanlaville, Eldin, Huguet, Rossi d'Ocana, Pegant, Humbert, Rodin, D^r Durand, Dubaux, Bouchard, Piot, Drun, commissaires, faisaient les honneurs du bal et accueillaient les invités avec la plus grande affabilité. Aussi, lorsque vers 3 heures, à la fin d'un excellent souper, M. L. Rivat, au nom des membres du Moto a offert un superbe bouquet de roses à M^{me} Collin, les applaudissements ont été unanimes autour des petites tables envahies par la foule des danseurs désireux de reprendre des forces pour de nouvelles valse.

La fête s'est ainsi continuée jusqu'à 7 heures du matin et n'a cessé que lorsque les musiciens ont demandé grâce.

Nous ne saurions trop féliciter le Moto-Club de Lyon du réel triomphe obtenu samedi dernier.

C'est de bon augure pour l'avenir.

Echos et Nouvelles

~ **Concerts Symphoniques.** — Une maladie du pianiste Diémer oblige la Direction à renvoyer au 11 mars le cinquième concert d'abonnement.

~ La Comédie-Française vient de reprendre *Diane de Lys*, une des œuvres les plus célèbres de Dumas fils. M^{lle} Bartet, MM. Albert Lambert, Baillet et Leloir ont assuré un très brillant succès à cette œuvre intéressante.

~ L'engagement de M^{lle} Delna à l'Opéra-Comique est définitivement signé.

C'est dans *Orphée* et dans le rôle de la fée Grignotte de *Hensel et Gretel* que l'éminente artiste fera sa rentrée à la salle Favart; M^{lle} de Craponne, ancienne pensionnaire de notre Grand-Théâtre, créera à ses côtés le rôle de Hensel.

~ Les journaux anglais nous apprennent la mort du D^r Monk, qui laisse la réputation d'un organiste et d'un théoricien fort distingué. Né à Frome, en 1819, il suivit à Londres le cours de John Hullah, puis fut élève d'Henry Philips. Il était encore fort jeune lorsqu'il obtint la place d'organiste à Frome, et en 1859, il succéda à Camidge comme organiste du couvent d'York.

~ M. Carré a présenté dernièrement, dans *Orphée*, une débutante, M^{lle} Holmstrand, qui a chanté avec style le rôle si difficile d'Eurydice. Le public a fait un accueil chaleureux à cette jolie Suédoise qui, après avoir passé par l'Opéra de Stockholm et la Monnaie

de Bruxelles, paraît destinée à rendre d'importants services à la direction.

~ On télégraphie de Bruxelles la mort foudroyante de M. Alfred Stoumon, directeur du théâtre royal de la Monnaie. Il était âgé de soixante-dix ans.

Compositeur de musique, il avait écrit quelques partitions, exécutées à Bruxelles, et jouissait dans la société bruxelloise d'une certaine notoriété artistique. Lié d'amitié de longue date avec M. Calabrési, il lui offrit de l'associer à lui, lorsque, la direction du théâtre étant devenue vacante, il songea à en solliciter le privilège.

MM. Stoumon et Calabrési ont monté entre autres nouveautés *Hérodiade* et *Sigurd*; c'est eux qui ont pour la première fois fait entendre en français *Siegfried*, les *Maîtres Chanteurs*, *Tristan et Yseult* et *l'Or du Rhin*, de Wagner.

~ Siegfried Wagner, le fils de l'auteur de *Lohengrin*, va diriger à Paris un des concerts de l'orchestre Colonne.

~ On annonce la mort de M^{me} Madeleine Brohan, ancienne sociétaire de la Comédie-Française. Madeleine Brohan est née le 2 octobre 1833 à Paris où elle vient de mourir. Elle fut une artiste des plus populaires, brillant surtout dans les rôles de coquettes; elle avait épousé, en 1854, Mario Uchard, l'auteur de la *Fiammina*, mais on sait que cette union avait été rompue peu après par un jugement de séparation de corps qui aboutit, en 1884, au divorce.

Parmi les créations ou les reprises de Madeleine Brohan, il faut citer la Baronne, dans *Il ne faut jurer de rien*, M^{me} de Vauvert, dans le *Marquis de la Seiglière*, et plus récemment le rôle de la duchesse Réville, dans le *Monde où l'on s'ennuie*.

~ On annonce la mort à Nice, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, du célèbre corniste Vivier, dont les solos de cor ont eu autant de célébrité que les plaisanteries extraordinaires qu'on s'est redites de génération en génération.

Vivier vint, en 1843, à Paris, où il se fit peu à peu une réputation de corniste. Il était arrivé à tirer trois sons à la fois de son instrument, et cette nouveauté le fit rechercher dans tous les concerts. Napoléon III aimait beaucoup cet homme bizarre, dont les plaisanteries étaient toujours accompagnées d'un sérieux imperturbable. Vivier fut décoré en 1861.

~ A New-York est mort, à l'âge de trente-quatre ans, le compositeur et violoniste Ottocar Novacek. Il était né à Temesvár (Hongrie), le 13 mai 1866, et reçut son éducation musicale au Conservatoire de Leipzig. Violoniste brillant, il ne s'est jamais produit comme tel en public; il s'est seulement fait connaître comme compositeur par trois remarquables quatuors à cordes et par une cantate intitulée *Ma Déesse*, paroles de Goethe.

Novacek est mort avant d'avoir donné toute sa mesure.

~ Un opéra inédit en un acte intitulé *Cain*, musique de M. Eugène d'Albert, vient d'être joué avec beaucoup de succès à l'Opéra royal de Berlin. Le compositeur, qui assistait à la « première » a été rappelé plusieurs fois. Il a de nouveau prouvé que l'art lyrique allemand peut fonder sur lui de grandes espérances, puisqu'il a déjà à son actif plusieurs opéras importants: *Gernot*, *le Rubis* et *le Départ*, qui furent tous joués avec succès sur différentes scènes lyriques d'outre-Rhin.

~ Nous recevons la triste nouvelle du suicide de M. Jauner, l'aimable et si distingué directeur du Karl-Theater de Vienne, qui s'est tiré un coup de revolver dans la cervelle.

Jauner était dans sa soixante-huitième année. Ses parents l'avaient destiné à la carrière administrative, mais la scène l'attirait, et, à vingt-deux ans, il débuta au Burg-Theater. Il joua successivement à Mayence et à Hambourg, fit un court séjour à Paris, fut engagé au théâtre de la Cour de Dresde et de là appelé au Carl-Theater de Vienne. D'acteur il devint directeur, mit au programme l'opérette française, qui valut au Karl-Theater et à son habile directeur une telle période de succès et de prospérité que l'intendant général des théâtres de la Cour, le prince de Hohenlohe, appela Jauner à la direction de l'Opéra de la cour. Il y resta de 1875 à 1880. En quittant l'Opéra il fut nommé chevalier de la Couronne de fer, distinction qui lui conférait la noblesse à titre personnel.

A partir de ce moment, Jauner ne connut plus que les revers. Il prit la direction du Ring-Theater, qui brûla le 8 décembre 1881, à la seconde représentation des *Contes d'Hoffmann*, ensevelissant sous ses décombres 457 personnes. Jauner, accusé de négligence, fut traduit en correctionnelle, condamné à de la prison et à de forts dommages-intérêts. Il ne s'est jamais relevé de cette condamnation, bien que l'empereur François-Joseph lui eût fait grâce de la prison.

Dans la suite, il devint l'associé de M^{me} von Schœnerer au Wiedener-Theater, le conseiller artistique de Pollini au Thalia-Theater de Hambourg, d'où il fut rappelé, il y a quelques années, à son vieux Karl-Theater de Vienne.

Les frais de location de ce théâtre s'élevaient à 60,000 florins par an; les frais quotidiens à 1,300 florins. Avec la dernière pièce qu'il avait montée, *Rhodope*, Jauner faisait 200 florins par jour. Ayant épuisé tout son crédit et n'osant plus faire appel à ceux qui l'avaient souvent tiré d'affaire, tels que le baron de Haas, le banquier Wilhelm Ziehrer, M. Pollini, son ami, et M. Isidor Russo, son associé, Jauner — détail sinistre — Jauner prit le même revolver avec lequel son frère Lucas, directeur de la Banque d'escompte de Vienne, s'est suicidé en 1884 et se brûla la cervelle.

Avec lui disparaît bien misérablement un lutteur qui a connu la grandeur et la décadence.

~ A Prague, est mort le 26 janvier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'organiste Franz Blazek, auquel on doit un traité d'harmonie en langue tchèque. Il a été le maître des compositeurs A. Dvorak et Bendl. Blazek était né à Velezie (Bohême) le 21 décembre 1815.

~ De Ferrare, on annonce la mort du compositeur et professeur Antonio Mazzolani, qui était âgé de quatre-vingts ans, étant né à Ruina le 26 décembre 1819. Il avait été élève de Michele Puccini, le père de M. Giacomo Puccini, l'auteur de la *Bohème*. Il fit représenter trois opéras *il Tradimento* (Lucques, 1852), *Gismonda* (Ferrare, 1852), et *Enrico di Charlis, ovvero il ritorno dalla Russia* (id., 1876) Ces ouvrages furent très favorablement accueillis du public, mais la popularité dont cet artiste jouissait non seulement à Ferrare mais dans toute l'Italie, est due aux nombreux chœurs sans accompagnement qu'il écrivit spécialement pour une société chorale fondée et dirigée par lui à Ferrare. Il composa aussi quelques cantates pour cette même société.

~ On écrit de Vienne au *Ménestrel*: « La représentation d'adieu de M^{me} Renard, qui quitte l'Opéra impérial pour se marier avec un membre d'une famille princière de Bohême, nous a ramené au bon vieux temps où on fêtait les virtuoses d'une façon qui nous paraît absurde à l'aurore du vingtième siècle. On jouait *Carmen*, car l'artiste avait débuté dans cet opéra il y a douze ans, et le directeur, M. Mahler, occupait en personne le siège de chef d'orchestre. Le *Neues Wiener Tagblatt* donne la statistique suivante des rappels: 15 après le premier acte, 22 après le deuxième, 31 après le troisième et 108 après le dernier, ce qui représente le joli total de 176 rappels. Mais le courriériste d'un autre journal prétend en avoir compté 223. Après le dernier acte se croisaient au paradis des cris variés, mais sympathiques: « Restez! — Ne partez pas encore! — Au revoir! — Unique Manon! — Chantez-la encore une fois! — Elle ne mourra pas! » Cette dernière phrase (*stirbt nicht!*) est le comble de l'enthousiasme viennois; on ne la jette qu'aux plus grands favoris. M^{me} Renard a dû prononcer plusieurs petits discours; puis elle s'est sauvée en criant familièrement: « Bonne nuit! » Dans sa loge l'attendaient tous ses camarades avec le directeur, M. Mahler, en tête. Nouveaux discours et chaleureux baisers de paix entre femmes, car toutes les petites jalousies n'avaient plus de raison d'être. Don José offrit à son tour à Carmen, qu'il venait de poignarder, une splendide couronne en or, un chef-d'œuvre de la bijouterie viennoise. Quant aux couronnes de lauriers et aux fleurs, leur nombre était si grand qu'on dut envoyer chercher une grande voiture de déménagement pour les transporter au domicile de l'artiste. A sa sortie elle fut saluée par une foule énorme; on criait: *hoch!* et quelques étudiants trop enthousiastes firent une tentative pour dételier les chevaux vénérables du carrosse que l'administration de l'Opéra de Vienne met à la disposition des solistes du beau sexe après chaque représentation, pour trainer M^{me} Renard à son domicile, situé à quelques pas de l'Opéra. Un inspecteur de police eut le bon goût

d'empêcher cette démonstration ; Jenny Lind et Liszt restent donc les derniers artistes auxquels cet honneur fut rendu à Vienne. »

~ Un conflit a surgi, au théâtre royal de Budapest, entre l'intendant comte Étienne Keglevich et M^{me} Jaszay, la première tragédienne hongroise. L'intendant a cru devoir renvoyer cette artiste : mais les étudiants de l'université de Budapest ne sont pas contents. Ils se sont réunis en très grand nombre devant le théâtre et ont hué l'intendant en criant : *Abzug* (à bas !). La démonstration prit une telle importance que la police a dû intervenir et arrêter plusieurs manifestants. On croit que l'intendant sera obligé de donner sa démission.

~ Le répertoire de l'Opéra de Dresde pour l'année 1899 n'a pas compris moins de soixante et onze œuvres diverses, ce qui représente une somme énorme de travail, et l'on peut se demander comment le chef artistique de ce théâtre, M. de Schuch, directeur général de la musique, a pu suffire à cette besogne écrasante. Le répertoire de l'Opéra de Dresde va encore s'enrichir très prochainement du *Werther* de M. Massenet, qu'on répète très activement.

~ La direction du théâtre de Gaertnerplatz, à Munich, a organisé, en mémoire du compositeur Carl Millœcker, un cycle de représentation de ses meilleures opérettes. A cette occasion, le régisseur de ce théâtre a écrit un prélude-festival dans lequel figurent, réunis au Parnasse, Beethoven, Mozart, Richard Wagner et Johann Strauss, personnifiés par des artistes qui ont pris, à cet effet, des physionomies caractéristiques. Et pendant qu'Offenbach exécute sur le violoncelle quelques-unes de ses compositions, Millœcker apparaît, reçu à bras ouverts par ses confrères. Une apothéose des personnages des ouvrages les plus populaires de Millœcker termine ce prélude.

~ Les trois opérettes inédites de Millœcker qu'on a retrouvées par hasard à Berlin seront jouées au mois de mars, au théâtre Victoria de cette ville. Les livrets ont été remaniés par M. Léopold Jacobsen et on leur a donné les titres suivants : *la Nuit des nocés*, *les Fleurs du chemin* et *Tambour-major*. Il paraît que le compositeur a employé dans ces ouvrages plusieurs mélodies antérieures.

~ On apprend de Vienne que M. Hellmesberger, chef d'orchestre de l'Opéra, a été nommé vice-kapellmeister de la chapelle impériale, tout en conservant ses fonctions au théâtre. M. Hellmesberger appartient à une dynastie de musiciens qui a régné à Vienne pendant tout le XIX^e siècle. Son père était un des meilleurs violonistes de son temps et avait fondé, vers 1850, le fameux *quatuor Hellmesberger*, qui interprétait surtout la musique de chambre de Beethoven avec une rare perfection ; il avait obtenu la place de *hofkapellmeister*, c'est-à-dire de chef de la chapelle impériale. En Autriche le bâton de *hofkapellmeister* est le bâton de maréchal des musiciens ; cette place est considérée comme la première dignité musicale du pays. Le grand-père paternel de M. Hellmesberger, qui pouvait, pour l'école à laquelle il s'était formé, remonter jusqu'à Tartini, avait également été un des premiers violonistes de son temps et surtout un professeur incomparable. M. Joseph Hellmesberger fils continue la société du quatuor fondée par son père.

~ Après cinquante années de travaux assidus, l'édition monumentale de J.-S. Bach, entreprise par la *Société Bach* et la maison Breitkopf et Hartel, vient d'être terminée.

~ Voici les recettes encaissées par le nouvel Opéra-Comique pendant le mois de janvier :

1. *Cendrillon*, 7.382 ; 2. (Matinée), 5.085 ; 2. *L'Irato*, *Orphée*, 6.818 ; 3. *Manon*, 6.260 ; 4. (Matinée), 6.331 ; 4. *Orphée*, *L'Irato*, 5.702 ; 5. *Carmen*, 5.267 ; 6. *Orphée*, *L'Irato*, 7.266 ; 7. (Matinée), 6.238 ; 7. *Lakmé*, les *Noces de Jeannette*, 5.291 ; 8. *Manon*, 3.833 ; 9. *Mignon*, 6.251 ; 10. *La Vie de Bohème*, *Javotte*, 5.473 ; 11. *Orphée*, *L'Irato*, 7.295 ; 12. *Carmen*, 5.634 ; 13. *Orphée*, les *Noces de Jeannette*, 5.304 ; 14. (Matinée), 5.392 ; 14. *Manon*, 5.971 ; 15. *La Dame blanche*, *Javotte*, 4.902 ; 16. *Lakmé*, les *Noces de Jeannette*, 5.698 ; 17. *Cendrillon*, 3.682 ; 18. *Manon*, 7.598 ; 19. *Orphée*, *L'Irato*, 4.776 ; 20. *Carmen*, 7.958 ; 21. (Matinée), 7.768 ; 21. *Cendrillon*, 5.078 ; 22. *Lakmé*, les *Noces de Jeannette*, 3.582 ; 23. *Orphée*, *L'Irato*, 5.297 ; 24. *Manon*, 5.045 ; 25. *Mignon*, 8.144 ; 26. *Carmen*, 5.258 ; 27. *Fidélité*, 7.676 ; 28. (Matinée), 7.253 ; 28. *Lakmé*, *Javotte*, 3.718 ; 29. *Mignon*, 1.942 ; 30. *Le Barbier de Séville*, le *Chalet*, 4.163 ; 31. *Manon*, 3.462.

L'Opéra-Comique a donc joué 37 fois dans le courant de janvier 1900, et encaissé 206,793 francs, ce qui donne le chiffre de 5,589 francs par représentation.

Pendant le mois correspondant de l'année 1898, l'Opéra-Comique avait joué 37 fois et encaissé 179,151 francs, ce qui donnait une moyenne de 4,842 francs par représentation.

~ Les braves campagnards d'Oberammergau (Bavière) qui vont donner du 14 mai au 30 septembre une série de ces représentations de la célèbre *Passion* qui n'ont lieu que tous les dix ans, ont procédé, selon le vieil usage, à l'élection des titulaires des rôles. M. Meyer, le célèbre représentant du Christ, qui a déjà joué trois fois ce rôle et qui a par conséquent trente ans de service, a été reconnu trop âgé pour le conserver ; on lui a confié le prologue, et c'est un garçon de vingt ans, M. Antoine Lang, qui prend le rôle du Christ. M^{lle} Anna Flunger, une jeune fille de vingt ans à peine, douée d'une grande beauté, jouera le rôle de la Vierge ; elle a de qui tenir, car son grand-père avait joué le Christ en 1850, en soulevant l'admiration de tous les acteurs allemands. M. Pierre Randl, qui, en 1890, représentait le personnage de saint Jean à la satisfaction générale, le jouera encore. Le chef des chœurs, M. Rutz, reste également à sa place et il apporte de plus cette fois-ci, pour sa contribution, ses deux jeunes filles, douées de voix superbes et de connaissances musicales respectables. On a construit, à Oberammergau, un hall énorme dans lequel quatre mille personnes trouveront des places confortables. Cette construction a coûté 250.000 francs, mais les bonnes gens d'Oberammergau comptent sur l'Exposition de Paris pour leur amener une foule de visiteurs américains.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Dames, 8, rue Lafont.

DOUCE ILLUSION



— Y a pas d'erreur, mon vieux ! depuis qu'il y a des zcuaves à Lyon, la ville a un petit air algérien.

Le Gérant : GOJON.